



L'usage des calculatrices et des dictionnaires est interdit.

Thématiques : Pouvoir et engagement

Corpus de documents :

Document 1 : Rabah belamri, *mémoire en archipel*, 1990

Document 2 : Denis Diderot, *encyclopédie*, « Autorité politique » 1751

Document 1

Ce conte rapporte les mésaventures engendrées par l'animal favori du roi, un éléphant, ravageant les terres des paysans. Seul Jeha tente un instant de faire valoir ses droits, mais la passivité du peuple terrifié le contraint à renoncer à toute revendication

1 « — Raconte-nous l'histoire de l'éléphant du roi, mère !

— Mais vous la connaissez déjà.

— Ça ne fait rien. Raconte encore.

5 Et nous ne la laissons en paix que lorsqu'elle commençait à nous raconter l'histoire de l'éléphant du roi.

10 Il y avait un roi qui possédait un gros éléphant. Il l'aimait beaucoup et le laissait libre de ses mouvements. L'éléphant allait partout : traversant les champs et les jardins, causant sur son passage des dégâts considérables. La population se taisait, n'osant protester auprès du souverain par peur de le contrarier. Or, un jour, Jeha, qui venait d'assister au saccage de son champ de blé, son bien unique, dit à ses compatriotes :

— Mes frères, soyons courageux et allons voir le roi tous ensemble pour lui dire que son éléphant nous fait du mal. Il nous ruinera. Nous finirons par mourir de faim.

15 — Mais lequel d'entre nous sera assez fou pour s'adresser au roi ? dirent les gens, craintifs.

Jeha réfléchit un instant et déclara :

— Puisque vous avez peur, je parlerai le premier. Je dirai : Sire, sauf ton respect,

20 ton éléphant... et vous à l'unisson, vous poursuivrez : nous fait du mal. Ainsi personne ne sera mis à l'avant. Et si nous devons encourir la colère du roi, nous la subirions tous.

Quand le roi apparut sur son balcon et fit signe au peuple rassemblé à ses pieds de présenter ses doléances, Jeha prit la parole :

— Sire, sauf ton respect, ton éléphant...

25 Le peuple demeura muet, et la suite de la phrase ne vint pas.

— Qu'a-t-il donc, mon éléphant ? s'enquit le roi, les yeux posés sur Jeha.

Jeha ne perdit pas contenance.

— Sire, sauf ton respect, ton éléphant... reprit-il en se retournant vers ses compagnons qui, tête basse, semblaient avoir perdu l'usage de la parole.

30 — Parle donc Jeha ! Qu'as-tu à reprocher à mon éléphant ?

Jeha se gratta la tête, embarrassé, soupira avec découragement.

— Sire, sauf ton respect, ton éléphant...

Il attendit un moment. Le peuple refusait de parler. Le peuple avait peur de son roi.

35 — Alors Jeha veux-tu bien parler ! lança le roi avec impatience.

— Oui, Sire ! dit Jeha d'une voix affermie. Nous sommes venus te dire que ton éléphant nous fait le plus grand bien. Nous l'aimons et nous souhaitons avoir d'autres éléphants pour lui tenir compagnie, une dizaine, Sire. Ça égayera (1) notre pays et nos existences. Et tes sujets, Sire, sont disposés à participer à leur achat.

Rabah Belamri, *Mémoire en archipel*, 1990.

(1) Egayer : amuser, rendre gai.

Document 2 :

Diderot, philosophe et homme de lettres du 18ème siècle traite ici de la question politique. Cet article est tiré de l'Encyclopédie dans lequel Diderot dénonce l'abus de pouvoir et l'oppression de ceux qui l'exercent.

1 Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La
liberté est un présent du Ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit
d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque autorité,
c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes ; et
5 dans l'état de nature, elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se
conduire. Toute autre autorité vient d'une autre origine que la nature. Qu'on
examine bien et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la
force et la violence de celui qui s'en est emparé ; ou le consentement de ceux
qui y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont
10 déféré l'autorité.

 La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation et ne
dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux
qui obéissent ; en sorte que, si ces derniers deviennent à leur tour les plus
forts, et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que
15 l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'autorité la défait alors :
c'est la loi du plus fort.

 Quelque fois l'autorité qui s'établit par la violence change de nature ; c'est
lorsqu'elle continue et se maintient du consentement exprès de ceux qu'on a
soumis : mais elle rentre par là dans la seconde espèce dont je vais parler et
20 celui qui se l'était arrogée devenant alors prince cesse d'être tyran.

 La puissance, qui vient du consentement des peuples, suppose
nécessairement des conditions qui en rendent l'usage légitime, utile à la
société, avantageux à la république, et qui la fixent et la restreignent entre
des limites ; car l'homme ne doit ni ne peut se donner entièrement et sans
25 réserve à un autre homme, parce qu'il a un maître supérieur au-dessus de tout,
à qui seul il appartient tout entier. C'est Dieu, dont le pouvoir est, toujours
immédiat sur la créature, maître aussi jaloux qu'absolu, qui ne perd jamais de
ses droits et ne les communique point. Il permet pour le bien commun et pour
le maintien de la société que les hommes établissent entre eux un ordre de
30 subordination, qu'ils obéissent à l'un d'eux ; mais il veut que ce soit par raison
et avec mesure, et non pas aveuglément et sans réserve, afin que la créature
ne s'arroge pas les droits du Créateur. Toute autre soumission est le véritable
crime de l'idolâtrie. Fléchir le genou devant un homme ou devant une image
n'est qu'une cérémonie extérieure, dont le vrai Dieu qui demande le cœur et
35 l'esprit ne se soucie guère et qu'il abandonne à l'institution des hommes pour

en faire, comme il leur conviendra, des marques d'un culte civil et politique, ou d'un culte de religion. Ainsi ce ne sont point ces cérémonies en elles-mêmes, mais l'esprit de leur établissement, qui en rend la pratique innocente ou criminelle. Un Anglais n'a point de scrupule à servir le roi le genou en terre ; le cérémonial ne signifie que ce qu'on a voulu qu'il signifiât, mais livrer son cœur, son esprit et sa conduite sans aucune réserve à la volonté et au caprice d'une pure créature, en faire l'unique et le dernier motif de ses actions, c'est assurément un crime de lèse-majesté (1) divine au premier chef.

[...]

Denis Diderot, *Encyclopédie*, « Autorité politique », 1751.

(1) Crime de lèse-majesté : crime, attentat contre la personne du roi.

1. Questions d'analyse (8 points) :

a. Quelles sont les cibles de la dénonciation dans le conte de R. Belamri (Document A)?

b. Étudiez les différents types d'autorité politique selon Diderot en vous appuyant sur des exemples précis du document B.

2. Synthèse guidée (12 points) :

Vous ferez le plan détaillé de la synthèse de ces deux documents en analysant les cibles de la dénonciation et leurs stratégies argumentatives respectives.